

SYLVAIN DARRIFOURCQ : 1 700 NUANCES D'INFINI

Entretien avec Sylvain Darrifourcq par Jean Mestinard . Photographie de Sylvain Gripoix

20 000 mots, c'est le titre de l'ouvrage publié aux éditions Hector, transcription de denses conversations entre Antoine Lebousse et Sylvain Darrifourcq, retour sur la carrière, ou plutôt l'enceinte des possibles, ouvertures, tentatives, embûches et autres questionnements de ce dernier. Rares sont les ouvrages de ce type cherchant les serrures du futur dans les clés du passé (on signalera une autre parution récente, très documentaire : Noël Akchoté, Philippe Robert : *Guitare Conversation - Lenka Lente*, 2023), ce qui les rend d'autant plus précieux à une époque où l'os même de la musique peut être touché par la confusion. Nous ne pouvons pas faire semblant, en minimisant l'histoire, de penser que le présent joué ne serait qu'une esquisse sans conséquence. Sylvain Darrifourcq a un parcours musical de vingt ans, a découvert la batterie un peu tard, a été ardent compagnon d'Émile Parisien (on se souvient de leur vif duo, le 26 juin 2011, lors d'une journée de soutien au *Journal Les Allumés du Jazz*), mais aussi de Joëlle Léandre, Akosh S., Marc Ducret, Julien Desprez, Fanny Lasfargues, Michel Portal, Louis Sclavis, Tony Malaby, Andrea Parkins, Benoit Delbecq, a créé le DA festival avec Élise Dabrowski, étendu son champ bien au-delà des tambours et inventé bien des choses avec chorégraphes, vidéastes et plasticiens. Comme *20 000 mots* y invite, nous avons souhaité faire, un petit bout de conversation avec le plus stendhalien des batteurs.

Une partie importante de la population s'est récemment saisie de percussions issues de sa cuisine pour une sorte de concert populaire, elle y joint aussi ses chants. Sommes-nous face à une sorte de musique fondamentale, au sens où l'entendaient en partie les Grecs anciens, de mise en mouvement, d'accompagnement de la vie, de thérapie musicale, ou même d'expression embrassant l'univers ? Quelle inspiration et quelle position pour l'artiste musicien ou l'artisan musicien ?

Je serais bien en peine de répondre à cette question. D'une part, parce que la musique comme expression symbolique abstraite n'est pas porteuse de sens au-delà de ce que nous voulons bien projeter dessus (et pourquoi pas ses croyances politiques). J'ai tendance à me représenter la musique comme une forme de domestication d'un phénomène physique, la vibration mécanique des molécules présentes dans l'air. D'autre part, chaque groupe social, chaque société se raconte des récits bien différents quant à l'utilité ou pas de ce que nous appelons « musique ». J'imagine que l'anthropologie et la sociologie ont beaucoup à nous dire là-dessus. Alors, effectivement, est-ce que l'ambiance sonore d'une manifestation, dans notre pays, est une autre façon de pratiquer la musique, hors des cadres familiers du concert ? C'est une question très intéressante que vous posez, même si je pense être un animal bien trop domestiqué pour apprécier ce point de vue, aujourd'hui.

Cela étant dit, et au risque de me dissocier d'une grande partie de mes collègues, je ne me sens pas vraiment concerné par ces mouvements classiques de protestation, ni comme artiste (la politique, au sens de la promotion d'une idéologie, n'est pas pour moi une source d'inspiration), ni comme citoyen. À la suite du sociologue Geoffroy de Lagasnerie, dont je partage les questionnements (mais habituellement, beaucoup moins les réponses), je pense que les manifestations et les grèves sont aujourd'hui des phénomènes d'expression mais pas d'action. Elles n'ont plus grand-chose à voir avec la politique, mais plutôt avec le spectacle de la politique. Est-ce que s'exprimer pour s'opposer est un acte politique ? Je peine d'autant plus à m'en convaincre que ces oppositions binaires ont tendance à occuper tout notre environnement cognitif et semblent disqualifier toute vision complexe.

Mais ce qui a amené à cette domestication à laquelle vous vous référez, n'est-ce pas l'essence même de résultats très politiques quant à la façon d'envisager les groupes humains, de les dominer ? La musique n'est-elle pas sans cesse confrontée à



des contingences d'ordre éminemment politique - voire façonnée par des modes de production, encadrements médiatiques, impératifs institutionnels, velléités populaires, religieuses ou, disons, brechtiennes ? Dans l'optique que vous énoncez, n'est-elle pas alors davantage le spectacle de la musique que la musique elle-même ?

Je ne partage pas cet *a priori* qui suppose une organisation humaine antérieure à toute idée d'État, pure, apolitique et libertaire, qui aurait été pervertie par le désir de domination d'une certaine caste, qui vivrait elle-même dans le désir de maintenir des inégalités qui lui seraient profitables. L'anthropologie a proposé plusieurs modèles. L'un d'entre eux, défendu entre autres par Claude Lévi-Strauss, laisse certes entendre que les inégalités sont corrélatives d'une certaine organisation sociale où la domestication (animale et végétale), la sédentarité et l'agriculture jouent un rôle prépondérant. Mais d'autres modèles ont été proposés depuis. Alain Testart a, par exemple, supposé que les inégalités prenaient racine dans les phénomènes de stockage (alimentaire, végétal, etc.) pratiqués par des sociétés de chasseurs cueilleurs sédentaires, antérieures au Néolithique, à l'agriculture et à la société hiérarchisée telle que nous nous la représentons depuis.

Par ailleurs, nous sommes tous en mesure d'observer à quel point nous répondons de façon parfois très mécanique à des *stimuli* sociaux, des injonctions même contradictoires, des interactions affectives peu réjouissantes, etc., sans que personne ne nous oblige à quoi que ce soit. Ce n'est pas un scoop, l'homme est un animal très ambivalent et je pense que nous nous illusionnons souvent quand nous nous glorifions de nos engagements, de notre cohérence, de notre stabilité ou de la fiabilité de nos jugements.

Pour en revenir à la musique, j'ai à mon tour envie de poser cette question : peut-elle être autre chose qu'un spectacle ? S'adresse-t-elle uniquement à moi-même, à mon plaisir ou à l'image que je me fais de moi-même, ou n'est-elle pas aussi un signal de communication comme un autre, à destination de mes semblables ? Ce qui nous a poussés à écrire le livre *20 000 mots* avec Antoine Lebousse, ce n'est pas tant la mise en spectacle de nos activités artistiques que les questions que posent l'industrialisation de cette mise en spectacle et sa fuite en avant, avec son corollaire de marchandisation et de hiérarchisation commerciale de l'individu, de « *storytelling* », de quête carriériste ou de fantasmes en tout genre, qui ne sont pas sans conséquence sur l'idée que nous nous faisons du « vivre ensemble » ou sur notre santé mentale. Une industrialisation à laquelle nous participons tous.

Vous semblez dire ça comme une fatalité ? Pourtant la musique, ou plutôt les musiciens, ont su, à certains moments de l'histoire (et on en a des traces dès la Grèce antique), questionner ce « signal de communication », en développer les capacités de langage parfois avec un sens aigu de la rupture, d'une certaine violence. La musique populaire (directement issue d'un commun populaire – ou de la foule, diraient certains) a également su marquer l'histoire. Serait-ce par fatalité historique (le début de votre réponse m'incite à penser au livre de Graeber et Wengrow, *Au commencement était...*), moins possible aujourd'hui où le ou les pouvoirs agissent puissamment sur tout le champ musical, y compris sur celui qui se croit *stylistiquement* à l'abri ? Pendant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie, il y eut des écrivains résistants (c'est-à-dire mettant leur plume – leur « art » – au service de la résistance) et des écrivains dans la Résistance (suspendant leur plume pour être des combattants armés – ce qui par ailleurs peut donner pour René Char « Les feuillets d'Hypnos », notes sans destination littéraire initiale qui deviendront une des meilleures incarnations du genre). N'est-il pas aujourd'hui des chemins ou des possibilités de chemins, conjuguant la musique elle-même et un certain type d'action, capables de combattre ce que vous nommez « l'industrialisation de cette mise en spectacle, et sa fuite en avant, avec son corollaire de marchandisation et de hiérarchisation commerciale de l'individu » ?

Je ne pense pas que ce soit une fatalité. La société dans laquelle nous vivons est le résultat d'agglomérats de décisions, de hasards, d'interactions en tout genre qui ne sont que des contingences. Mais avant de « combattre » comme vous dites, encore faut-il poser des diagnostics précis. Or, ce que j'observe chez mes collègues du monde de la culture depuis la sortie du confinement, c'est la difficulté que chacun éprouve à se mettre en relation avec les autres, même dans ses questionnements les plus fondamentaux. Il en résulte à mon sens une sorte de paralysie où chacun spéculé, dans sa bulle, avec ses questions, qui sont pourtant partagées par beaucoup d'autres mais qui ne trouvent que peu d'espace d'expression en commun. Peut-être parce que chacun se raconte qu'il est trop risqué d'aborder ces sujets publiquement. Certaines questions essentielles ne sont, de ce fait, pas abordées, alors que l'expérience du Covid et la crise climatique ont reconfiguré nos problématiques communes.

- L'art est-il vraiment essentiel dans notre société ? À qui et à quoi ? Pour quel bien commun ?
- Quel sens y a-t-il à continuer à produire à outrance, y compris des œuvres d'art, dans un monde tellement saturé de signaux que l'on parle aujourd'hui de capitalisme cognitif, où l'enjeu semble être la captation de l'attention des agents ? Et quelles en sont les conséquences sur la santé des acteurs du secteur ?

- Peut-on hiérarchiser objectivement les artistes et leurs œuvres autrement que sur des critères quantitatifs, étant donné la difficulté que nous avons à nous entendre (les sciences humaines y compris) sur le sens du mot « talent » ?
- Comment repenser l'idée du mérite qui apparaît de plus en plus comme un critère de classement inégalitaire institutionnalisé ?
- Peut-on imaginer un système économique qui nous permettrait de dépasser la polarisation des modèles du libéralisme entrepreneurial et du modèle interventionniste ?

Je ne prétends pas avoir de réponses à ces questions très complexes, autres que subjectives et partiales, nécessairement déformées par la position que j'occupe dans ce monde, celle d'un musicien particulier avec son histoire, sa sensibilité, ses croyances, qui n'a accès qu'à quelques bribes d'informations disparates. La réponse pertinente sera collective, si tant est qu'on ose aborder collectivement ces questions.

Est-ce que cette réponse, ces réponses ou tentatives ou bribes de réponses peuvent, ou pourraient, s'entendre musicalement ?

Peut-être quelqu'un se donnera-t-il la peine de chercher dans ce sens ? Mais, personnellement, je suis sceptique sur la pertinence de ce projet. Chercher des réponses politiques et sociales, ce sont des questions de citoyenneté. L'art n'est qu'une représentation symbolique de la réalité et, en ce sens, c'est un filtre déformant qui laisse beaucoup trop de place à l'interprétation pour être cognitivement pertinent. Je me questionne souvent sur l'importance que nous accordons aux symboles dans notre compréhension du monde. J'en comprends le pouvoir fédérateur, qui semble d'autant plus important à nos sociétés que le fonctionnement particulier de nos démocraties (l'importance que nous accordons à « la majorité », par exemple) se nourrit de la confusion que nous faisons entre le consensus et la vérité. Mais en tant que « signal » à interpréter, le symbole ne m'apparaît pas pouvoir servir de dénominateur commun très fiable. Pour penser notre façon de vivre ensemble, il me semble important d'avoir un code commun le moins ambivalent possible. Les mots me semblent être bien plus appropriés que la musique pour penser le monde, non pas pour être le mieux compris (ce qui suppose qu'une entente objective serait possible), mais pour être le moins mal compris (qui suppose d'accepter l'idée qu'*a priori*, notre compréhension des autres sera toujours imparfaite).

Même que la batterie ?

Oui, définitivement. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que je me sens à l'étroit avec mon instrument, comme je l'évoque dans notre livre.

À lire

Disponible aux Allumés du Jazz
Sylvain Darrifourcq et Antoine Lebousse
20 000 mots
(Hector éditions - 2023)

À écouter

Disponibles aux Allumés du Jazz
Émile Parisien Quartet
Chien Guêpe
(Laborie Jazz - 2012)

Sylvain Darrifourcq, Manuel Hermia, Valentin Ceccaldi
Kaiju Eats Cheeseburgers
(Full Rhizome Hector 04 - 2020)

Bonnet - Malaby - Darrifourcq - Sclavis
Bonnet - Malaby - Darrifourcq - Sclavis
(Jazzdor series - 2022)